

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

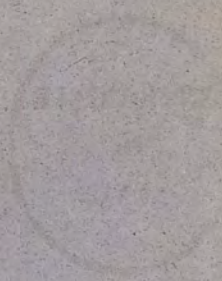


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

CC



REVOLUTIONARY



LIBRARY

FRANKFURT

CL

L'ORPHELIN
ET LE CURÉ,
FAIT HISTORIQUE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

*Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre François, etc. etc. le 29
Juillet 1790.*

PAR M. LÉGER.



A PARIS;
Et se trouve A LILLE;
Chez le Citoyen DEPERNE, Libraire, rue Neuve,
N.° 175, et chez les marchands de Nouveautés.

1793.

PERSONNAGES.

M. DORVAL.

LE CURÉ.

AUGUSTE, jeune orphelin.

ANTOINE, Fermier.

JEANNETTE, Servante du Curé.

Un HUISSIER.

La Scène est dans la maison du Curé.

A
M. L'ABBÉ LE FEBVRE,
CURÉ
D'HECQUEMENVILLE, EN NORMANDIE.

MON CHER CURÉ,

LES caractères aimables et vertueux sont toujours sûrs de plaire. Aussi le vôtre, quoique foiblement tracé dans l'ouvrage que j'ose vous offrir, a-t-il reçu du public de Paris les preuves de satisfaction le moins équivoques. Chéri d'un troupeau dont vous faites la consolation et le bonheur, adoré de tout ce qui vous environne, vous ne pouviez manquer des

faire éprouver la même ivresse dans un pays où l'on connoît si bien tout le prix de la vertu; et si mon ouvrage a obtenu quelques succès, c'est que, dans une copie légèrement esquissée, le public a bien voulu deviner la perfection du modèle.

J'ai l'honneur d'être avec la plus tendre amitié et le plus profond respect,

MON CHER CURÉ.

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

LÉGER.

L'ORPHELIN ET LE CURÉ.

SCENE PREMIERE.

LE CURÉ, JEANNETTE.

Au lever de la toile, on voit le Curé assis devant un secrétaire, lisant un journal. De l'autre côté de la scène, Jeannette s'occupe à filer.

JEANNETTE en filant, chante.

LE tems passe, passe, passe,
Comme ce fil entre mes doigts.

Hé ben, Monsieur le Curé, queux nouvelles de Paris ?

LE CURÉ.

D'assez intéressantes, Jeannette, et qui ne plairont pas à tout le monde.

JEANNETTE.

Voyons donc ça, monsieur le Curé, voyons donc ça.

LE CURÉ.

Tous les biens du Clergé sont déclarés appartenir à la nation.

JEANNETTE.

Et ce sont ces dignes états-généraux qui ont fait un coup comme ça.

LE CURÉ.

Nous ne devons point nous plaindre d'un sacrifice
A

qu'exigeoit impérieusement la rigueur des circonstances ; n'étoit-il pas juste , d'ailleurs de faire une répartition plus égale des revenus du clergé ?

J E A N N E T T E.

Mais falloit-il dépouiller de pauvres Curés comme nous , qui travaillons depuis trente ans comme des nègres ? Que ne prenoient-ils le revenu de ces gros abbés et d'un tas de gens inutiles comme eux , qui vous avons des millions de revenu , pour entretenir de pied en cap des régimens de nièces et de cousines.

L E C U R É.

La règle étoit générale et ne souffroit point d'exceptions.

J E A N N E T T E.

Qu'est-ce que j'allons devenir maintenant ? Comment faire ?

L E C U R É.

Quand on sait borner ses desirs , on en a toujours assez.

J E A N N E T T E.

Oui , pour vivre de pommes cuites et de fromage.

L E C U R É.

Sans les engagemens que j'ai contractés , je ne regretterois pas les pertes que je vais faire.

J E A N N E T T E.

Il falloit garder une poire pour la soif , monsieur le Curé , et ne pas donner à droite et à gauche tout ce que vous aviez , sans jamais mettre une obole en réserve.

L E C U R É.

J'ai fait mon devoir , je ne m'en repens point.

J E A N N E T T E.

Vous en v'là ben pus riche aujourd'hui , ceux que vous avez obligés s'ront les premiers à rire de votre détresse.

L E C U R É.

Hé bien , Jeannette , il est toujours agréable de faire des ingrats.

J E A N N E T T E.

Antoine , par exemple , qui , pendant l'hyver dernier , vous a prêté mille écus , que , selon votre louable coûtume , vous avez donnés à tout le monde ; comment qu'il en agit avec vous , lui qui est maintenant riche comme un juif , et que pourtant vous avez élevé par charité.

L E C U R É.

J'avoue que j'ai tout à redouter d'un homme si dur et si avare , quand il saura sur-tout que je suis dans l'impuissance de le rembourser maintenant.

J E A N N E T T E.

De cet autre marmot , son cousin , que vous gardez ici depuis si longtems , et que monsieur Dorval a fait son héritier , croyez-vous qu'il soit plus reconnoissant que les autres.

L E C U R É.

Oh ! pour Auguste , je suis sûr de son cœur. Après la mort de ses parents , je l'ai reçu chez moi , et j'ai pris soin de son enfance ; charmé de son naturel aimable et vertueux , monsieur Dorval l'a adopté pour fils et nommé son héritier , et j'ose croire qu'il n'aura jamais lieu de se repentir de son choix.

J E A N N E T T E.

Malgré tout , il faudra payer , vous ne le pourrez point ; et je vous vois aller du même pas à l'hôpital. Tenez , v'là justement Antoine qui vient flairer ses mille écus , tirez-vous-en comme vous pourrez , moi , je m'en lave les mains.

S C E N E I I.

L E C U R É. A N T O I N E.

L E C U R É.

Eh ! bon jour , Antoine.

A N T O I N E.

Monsieur l'Curé , Serviteur.

LE CURÉ .

Je suis ton débiteur , mon ami.

ANTOINE.

C'est vrai , monsieur l'Curé.

LE CURÉ.

C'est aujourd'hui que j'ai promis de te payer.

ANTOINE.

C'est encor vrai.

LE CURÉ.

Et tu viens chercher ton argent ?

ANTOINE.

Non pas précisément ; mais j'dis , quoique ça ,
par la même occasion...

LE CURÉ.

Hé bien ! mon cher Antoine , il m'est impossible
de tenir ma parole , et j'en suis désespéré.

ANTOINE.

Vous avez tort ; est-ce que je suis un Arabe ?
J'n'vous demande pas d'argent.

LE CURÉ.

Ah ! mon ami , ta générosité m'enchanté.

ANTOINE.

Vous m'devrez mille écus , j'en ai mille autres à
vous offrir.

LE CURÉ.

Je suis bien éloigné de les accepter , puisque la
réduction qu'éprouve mon revenu m'empêche d'ac-
quitter les premiers.

ANTOINE.

Je sais cela.

LE CURÉ.

Et la crainte de perdre une si forte somme , ne te
retient pas ? Car enfin je peux mourir d'un moment
à l'autre.

ANTOINE.

C'est égal , monsieur l'curé , c'est égal ; vous
m'devrez mille écus , eh bien ! j'vas vous en compter
mille autres , et vous me donnerez la liberté d'ab-

battre la grande avenue , qui est au bout du jardin ;
puis nous serons quittes.

LE CURÉ.

Mais , mon ami , cela ne m'appartient pas : j'en ai
l'usufruit et non la propriété.

ANTOINE.

Et morguenne , vous ferez comme tous ces abbés
et ces moines , qui vendent tous les biens de leurs
bénéfices , ça leur appartient-il plus qu'à vous ?

LE CURÉ.

Antoine ; un honnête homme ne prend jamais un
fripon pour modèle.

ANTOINE.

Comment , vous ne voulez pas.

LE CURÉ.

Non , sans doute.

ANTOINE.

En ce cas-là , il me faut mon argent tout-à-l'heure.

LE CURÉ.

Avec quoi veux-tu que je te satisfasse , lorsque
d'autres engagemens ont absorbé les revenus de mon
année.

ANTOINE.

Dame , ma foi , monsieur l'curé , j'suis ben fâché ,
mais c'n'est pas ma faute.

LE CURÉ.

Ingrat ! jette les yeux sur ces murailles dépouillées.
Est-ce pour entretenir mon luxe et mes plaisirs que
j'ai contracté cette dette ?... Qu'aurois-tu fait , lors-
que je te recueillis dans cet asyle , si un créancier im-
pitoyable fût venu me ravir le pain que je partageois
avec toi. Non que je veuille ici te reprocher mes bien-
faits , un cœur capable d'ingratitude n'est pas fait
pour sentir l'humiliation d'un reproche.

ANTOINE.

Monsieur l'curé , qui doit , a tort : ce n'est pas des
paroles , mais de l'argent que je veux.

(6)

LE CURÉ.

Il ne te reste donc aucun sentiment d'humanité ?

ANTOINE.

Les tems sont durs ; chacun a besoin du sien ; en un mot , j'veux être payé , sinon...

LE CURÉ.

Eh ! que feras-tu ?

ANTOINE.

Ce que j'ferai ?... Ce que j'ferai , parguenne , j'avons une justice et des sergens à deux pas.

LE CURÉ.

Va , poursuis , malheureux ; mets le comble à ton ingratitude ; mais le ciel est juste ; ta cruauté ne restera pas impunie ; mais puisses-tu ne pas trouver dans ton malheur des cœurs aussi durs et aussi barbares que le tien.

S C E N E I I I.

ANTOINE , *seul.*

Il est bon , lui , monsieur l'curé , avec ses scrupules et ses sermons. S' imagine-t-il que j'vas donner là dedans , moi ?... d' l'argent , morgué , d' l'argent , je n' connois qu' ça... Mais n' perdons pas d' tems , courons promptement chercher les moyens de nous faire payer , et moquons-nous du qu' en dira-t-on.

S C E N E I V.

ANTOINE , AUGUSTE , M. DORVAL. *Il entre après Auguste , s'arrête , et écoute la scène sans se montrer.*

AUGUSTE , *accourant tout essoufflé.*

ANTOINE !... Antoine !... Ah mon cousin , que je te trouve à propos !

ANTOINE.

Quoi donc qu'il y a monsieur Auguste ? Vous y' là tout partroublé.

AUGUSTE.

As-tu vu monsieur l'curé ?

ANTOINE.

Oui, pourquoi ?

AUGUSTE.

Il ne t'a donc pas fait part de ses chagrins.

ANTOINE.

Queux chagrins ?

AUGUSTE.

Un méchant, dont il ne m'a pas dit le nom, veut le poursuivre à toute rigueur, s'il ne lui rend aujourd'hui mille écus qu'il lui a prêtés. Oh ! mon ami, si tu avois vu ce respectable vieillard, les yeux baignés de larmes, élever vers le ciel des mains suppliantes ; la douleur dont il étoit pénétré t'auroit déchiré le cœur.

ANTOINE.

Que voulez-vous que j' fasse à ça., moi ?

AUGUSTE.

Le tirer d'embarras, lui prêter cette somme.

ANTOINE, *à part.*

Il ne s'adresse pas mal.

AUGUSTE.

Mon cher Antoine, rends-moi ce service ; je ne serai point ingrat, je t'assure ; tu possèdes un héritage assez considérable qu'un de nos parents a laissé en mourant. Persuadé que mes droits étoient plus sacrés que les tiens, mon parrain a cru devoir les soutenir en justice. Le procès va bientôt être jugé : si tu le perds, ta ruine est certaine ; mais fais ce que j'exige de ton amitié, et je vais prier monsieur Dorval de te laisser paisible possesseur de la fortune dont tu jouis.

ANTOINE, *à part.*

Voilà une fort jolie commission qu'il me donne là.

AUGUSTE.

Tu ne me réponds rien.

A N T O I N E.

Pardonnez-moi.. J'dis , c'n'est pas que.. Certainement.. Mais enfin..

A U G U S T E.

Quoi ! Tu verrois sans pitié dépouiller ton ami, ton père, celui qui prit soin de ton enfance, celui à qui tu dois tout, oh ! non, tu n'en es pas capable, tu n'as pas le cœur méchant...

A N T O I N E, à part.

J'voudrais ben être chez nous.

A U G U S T E.

Viens, voilà un louis que M. Dorval, mon parrain, m'a donné. Prends-le, je t'en conjure, c'est bien peu de chose ; mais tous les mois je t'en donnerai autant, jusqu'à ce que tu sois entièrement payé.

A N T O I N E, à part.

Prenons toujours, c'est autant de ratrapé.

A U G U S T E.

J'ai encore une grâce à te demander, c'est de garder sur tout ceci le plus profond silence.

A N T O I N E.

Oh ! vous pouvez compter sur ma discrétion.

S C E N E V.

A U G U S T E. M. D O R V A L.

A U G U S T E, sans voir monsieur Dorval.

C'EST un brave homme que cet Antoine ! Mais, comme il avoit l'air froid, en écoutant ma demande ! Oh ! c'est son air naturel... Il est pourtant si doux d'obliger ! qu'on devroit, ce me semble, lorsque l'occasion s'en présente, éprouver un ravissement... un enthousiasme... N'importe, monsieur le Curé n'a plus rien à craindre, je suis content.

M. DORVAL.

M. DORVAL, *à part.*

Aimable enfant ! voyons si tu sauras joindre la discrétion à la générosité.

AUGUSTE, *l'apercevant.*

Ah ! Bon jour mon petit papa.

M. DORVAL.

Bon jour , Auguste , je viens t'apprendre de grandes nouvelles.

AUGUSTE.

A moi , je n'en attends aucunes.

M. DORVAL.

Ton procès avec Antoine se juge aujourd'hui.

AUGUSTE.

Aujourd'hui.. O ciel ! tout est perdu.

M. DORVAL.

Qu'a donc cette nouvelle qui t'afflige ! Te voilà tout troublé.

AUGUSTE.

Moi... Mon parrain... Point du tout.

M. DORVAL.

Tu me le dis d'un ton à ne point m'en convaincre !

AUGUSTE, *avec embarras.*

Mon parrain...

M. DORVAL.

Hé bien !

AUGUSTE.

Est-ce qu'il n'est plus possible de faire suspendre le jugement ?

M. DORVAL.

Pourquoi donc.

AUGUSTE.

Dites , dites , je vous en conjure.

M. DORVAL.

Mais la chose se pourroit encore.

AUGUSTE.

Ah ! mon parrain , vous me rendez la vie. Vous

m'avez adopté pour votre fils , vous m'avez nommé votre héritier , le souvenir de tant de bienfaits restera gravé dans mon cœur en caractères ineffaçables ; mais faites cesser les poursuites de ce procès funeste , et de toutes vos bontés ce sera pour moi la plus précieuse.

M. DORVAL.

En vérité, Auguste, je ne te conçois pas , pourquoi donc désirer avec tant d'ardeur la suspension d'un procès dont le gain est presque assuré, et dont tu peux retirer de si grands avantages.

AUGUSTE.

Dites plutôt une source éternelle de regrets ; grace à vos soins, je n'ai rien à désirer : cette augmentation de fortune seroit peu de chose pour moi , et perdrait sans ressource le malheureux qui s'en verroit dépouillé.

M. DORVAL.

Mais cette affaire a occasionné des frais considérables.

AUGUSTE.

Je les payerai... Je paierai tout.

M. DORVAL.

Puisque tu le veux, j'y consens : mais prends garde de t'en repentir , il ne seroit plus tems.

AUGUSTE.

Ah ! Jamais... Non , jamais.

M. DORVAL.

J'y vais sur le champ ; mais comme je n'ai point assez d'argent sur moi , prête-moi le louis que je t'ai donné ce matin.

AUGUSTE.

Oh ! tout-à-l'heure , mon parrain.

M. DORVAL.

Tu balances ? Crois-tu que je ne te le rende pas ?

AUGUSTE.

Non , mon parrain.

M. DORVAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

(II)

AUGUSTE, avec beaucoup d'embarras.
C'est que je ne l'ai plus.

M. DORVAL.

Qu'en as-tu fait ?

AUGUSTE.

Je vous en conjure, n'exigez pas que je vous le dise.

M. DORVAL.

Je veux le savoir absolument.

AUGUSTE.

Il m'est affreux de vous désobéir, mais je ne puis vous satisfaire.

M. DORVAL.

Tous ces mystères me donnent une très-mauvaise idée de votre conduite ; ce n'est pas la première fois que je vous vois employer en folles dépenses l'argent que je vous donne ; mais je ne vous y exposerai pas davantage, souvenez-vous de ma promesse.

AUGUSTE.

Oh ! mon parrain, vous me percez le cœur ; non jamais je n'ai mérité ce reproche accablant ; jamais je n'ai abusé de vos bienfaits.

M. DORVAL.

Hé bien ! monsieur, puisque vous craignez si peu de me déplaire, je vous prévins que je ne me mêlerai plus de vos affaires. Ceux qui vous ont des obligations particulières n'ont qu'à vous prêter l'argent dont vous avez besoin. (*en sortant*). Aimable enfant ! qu'il m'en coûte pour t'affliger !

SCENE VI.

AUGUSTE, seul.

Et voilà tout renversé par ma faute... Pourquoi aussi n'ai-je pas tout avoué ? Bon Dieu, que je suis malheureux ! Mais le secrétaire de monsieur l'curé est ouvert... Oh ! l'excellente idée qui me vient...

(Ici Jeannette arrive, et écoute.)

Tout n'est pas désespéré... J'y vais prendre un loupis, il ne s'en apercevra pas ; et puis d'ailleurs j'en mettrai deux à la place... J'irai rejoindre mon parrain, et je lui dirai que j'avois prêté cette somme et qu'on me l'a rendue... Je mentirai un peu ; mais le plaisir d'obliger sera mon excuse.

S C E N E V I I.

JEANNETTE. AUGUSTE. *Il va au secrétaire.*

JEANNETTE, *arrétant Auguste, comme il se dispose à fouiller dans le secrétaire.*

AH ! monsieur l'coquin, j'vous y prend ; vous n'y allez que d'ça ?

AUGUSTE.

O ciel ! tout est perdu.

JEANNETTE.

Vous v'là tout interdit, parce que vous êtes pris sur le fait, fy ! qu'est vilain. Vous devriez mourir de honte après une action pareille.

AUGUSTE.

Ma bonne, tu es dans l'erreur.

JEANNETTE.

Le pauvre cher homme ! Est-il assez malheureux ? Tourmenté, pillé, volé, et ça par tous ceux qu'il a nourris ! Mon Dieu ! qu'est ce qu'il va devenir ?

AUGUSTE.

Je t'assure que je n'avois aucune mauvaise intention, et si tu savois le motif.

JEANNETTE.

En peut-on avoir pour voler ceux qui nous mettent le pain à la main. Allez, vous êtes un monstre, et je veux découvrir toute votre méchanceté... Mais voyez un peu ce vaurien avec son air de Ste. nitouche.

S C E N E V I I I.

LE CURÉ, AUGUSTE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

ARRIVEZ, monsieur le curé, arrivez ; vous allez en apprendre de belles,

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

JEANNETTE.

Vous voyez ben votre argent ?

LE CURÉ.

Eh bien ?

JEANNETTE.

Hé ben ! j'ai surpris tout-à-l'heure ce petit monsieur qui vouloit remonter sa bourse aux dépens de la vôtre.

LE CURÉ.

Et toi aussi, Auguste, tu voulois me tromper.

AUGUSTE.

Moi ! monsieur le curé.

JEANNETTE.

J'vous ai toujours ben dit qu'il n'valoit pas mieu que les autres, et qu'un jour viendrait qu'il vous faucheroit l'herbe sous le pied ; vous n'avez pas voulu me croire, hé ben ! doutez maintenant.

LE CURÉ.

Hé quoi ! Il seroit possible !

JEANNETTE.

Je l'ai vu là... ce qui s'appelle vu.

AUGUSTE.

Fuyons, ce n'est pas le moment de nous justifier.

SCENE IX.

LE CURÉ, JEANNETTE.

LE CURÉ.

J'ai peine à revenir de ma surprise : il est donc dans ma destinée d'être trahi par ceux mêmes de qui je devois attendre le plus de reconnaissance.

JEANNETTE.

Consolez-vous, monsieur le curé ; si tout le monde vous trahit, votre pauvre Jeannette vous est encore fidelle, elle sera votre soutien, partagera vos peines, et s'fera un devoir de les soulager.

LE CURÉ.

Les procédés d'Antoine ne m'étonnent point ; mais Auguste , lui que je croyois si délicat ? Lui que je regardois comme incapable d'un trait aussi bas !... J'en suis anéanti.

JEANNETTE.

Chassez c't'ingrat d'chez vous : dites à monsieur Dorval ce qu'il a voulu faire , et soyez sûr qu'il en fera autant.

LE CURÉ.

Oui , Jeannette , une lâcheté pareille ne doit pas rester impunie.

JEANNETTE.

Allons-y promptement , point de grace.

LE CURÉ.

Il n'en mérite pas , et j'y cours à l'instant... Mais cependant...

JEANNETTE.

Comment ! Vous balancez ? Eh ben , j'vas y aller , moi.

LE CURÉ, *vivement.*

Non , Jeannette , non , garde-toi d'en rien faire , nous causerions infailliblement sa perte ; et son infortune , loin de me soulager , aggraverait encore la douleur qui m'accable. Il est jeune , il faut excuser une première faute , c'est en le comblant de nouveaux bienfaits , que je veux le forcer à rougir d'un moment d'erreur.

JEANNETTE.

Et l'engager à recommencer.

LE CURÉ.

D'ailleurs , je n'ose encore le croire aussi coupable qu'il ne le paroît en effet.

JEANNETTE.

Comment ! Après que je l'ai pris sur le fait.

LE CURÉ.

N'importe , il avoit certainement quelque motif puissant , que je veux approfondir sur le champ. O mon cher Auguste , puissai-je te trouver innocent !

Ce plaisir seul suffiroit pour me faire oublier toutes mes peines... Si monsieur Dorval venoit, ne lui dis rien, sur-tout.

S C E N E X.

J E A N N E T T E, seule.

Vous verrez que le petit drôle va si bien se retourner, qu'il trouvera l'moyen d'avoir raison... V'là justement son parrain... Pourquoi faut-il qu'on m'ait lié la langue.

S C E N E X I.

M. DORVAL, JEANNETTE.

M. DORVAL.

JEANNETTE, où est-il Auguste ? Est-il ici ?

J E A N N E T T E.

Je crois ben qu'il y est.

M. DORVAL.

Tu ne parois pas contente de lui aujourd'hui, t'auoit-il fait quelqu'espièglerie ?

J E A N N E T T E.

Diantre ! vous appelez ça une espièglerie.

M. DORVAL.

Qu'a-t-il donc fait ? Tu m'allarmes, Jeannette.

J E A N N E T T E.

Oh ! rien... rien du tout.

M. DORVAL.

Mais enfin, on ne se fâche point ainsi contre quelqu'un sans motif.

J E A N N E T T E.

Je le pense bien ; et si vous saviez, j'dis... Mais non... Je ne dis rien, je m'entends.

M. DORVAL.

Parle, parle, Jeannette, je t'en supplie.

J E A N N E T T E.

Parler ! Non... j'sais me taire.

M. DORVAL.

Mais achève donc , tu me fais naître mille soupçons affreux qui me déchirent.

J E A N N E T T E.

Monsieur le curé m'a défendu d'vous l'dire , vous seriez trop en colère.

M. DORVAL.

Par quelle raison ?

J E A N N E T T E.

Vous n'le saurez point : car certainement vous le chasseriez de chez vous ; et c'est ce que monsieur l'curé auroit dû faire lui-même.

M. DORVAL.

La faute est donc énorme ?

J E A N N E T T E.

Ah ! le petit jeune homme n'a qu'à poursuivre comme il commence , il ira loin , j'en jure.

M. DORVAL.

Quoi ! il se seroit rendu coupable d'un vol ?

J E A N N E T T E.

Ah ! qui vous l'a dit ? ce n'est pas moi toujours.

M. DORVAL.

Mais en es - tu bien sûre ? On t'a peut - être trompée par de faux rapports...

J E A N N E T T E.

Ah ! ben oui ! C'est ben moi qu'on trompe ; j'l'ai pris moi-même fouillant dans le secrétaire de monsieur le curé , c'qui l'a empêché de faire son coup.

M. DORVAL.

Auguste ! il seroit possible ! malheureux que je suis !

J E A N N E T T E.

N'allez pas dire à monsieur le curé que je vous ai parlé d'ça ; j'n'ai rien dit , vous l'savez.

M. DORVAL.

Sois tranquille , Jeannette , je ne te compromettrai point.

JEANNETTE.

J E A N N E T T E.

Non, mais c'est qu'il s'imagineroit que je n'sais point garder un secret, et certainement il auroit tort.

S C È N E X I I.

M. D O R V A L, *seul.*

Auguste, ingrat et perfide ! Qui l'auroit cru coupable de tant de noirceur, après l'action dont j'ai été témoin... Non... non... ce n'est pas lui... on s'est mépris, sans doute... Mais son crime est avéré, et je n'ai pas même la triste consolation de douter... Cher et malheureux enfant, que j'aimois avec tant de tendresse, tu m'as trompé bien cruellement ; mais la privation de mes bienfaits sera le moindre châiment de ton ingratitude. (*Il va pour sortir.*)

S C È N E X I I I.

M. D O R V A L, A U G U S T E.

A U G U S T E.

Ah ! mon papa, vous voici ? Eh bien ! mon procès ?

M. D O R V A L, *très-froidement.*

On le juge dans ce moment-ci, monsieur.

A U G U S T E, *à part.*

Malheureux que je suis !

M. D O R V A L.

Si vous le gagnez, vous serez, sans doute, bien enchanté, puisque vous pourrez alors satisfaire vos desirs sans vous déshonorer par des bassesses.

A U G U S T E.

En vérité, mon parrain, je ne vous comprends pas.

M. D O R V A L.

Si vous aviez un peu de cœur, vous devriez m'entendre.

A U G U S T E.

Vous m'affligez ; jamais vous ne m'avez parlé avec tant de sévérité.

M. DORVAL.

C'est que jusqu'à ce jour , je vous ai cru digne de mes bontés ; mais votre conduite m'éclaire , et je vous prévins que vous n'avez plus rien à espérer de moi.

AUGUSTE.

Oh ! mon parrain qu'ai-je donc fait pour m'attirer votre colère ?

M. DORVAL.

Ce que vous avez fait ? Une telle question devrait vous faire rougir ! Rappelez-vous la preuve de reconnaissance que vous avez voulu donner ce matin à votre bienfaiteur, lorsque Jeannette...

AUGUSTE, *sautant au col de M. Dorval.*

Ce n'est que cela ? Oh ben ! vous serez toujours mon petit papa.

M. DORVAL.

Non , monsieur , je veux avoir pour fils un honnête homme.

AUGUSTE.

Ecoutez-moi et jugez ma conduite ; ce matin , un impitoyable créancier veut exiger de monsieur le curé le paiement d'un billet de mille écus ; pénétré de l'impuissance où se trouvoit mon bienfaiteur de répondre à sa demande, je trouve Antoine, et le prie de lui avancer cet argent: il y consent, à condition que je vous prierai de le laisser jouir paisiblement de sa fortune.

M. DORVAL.

C'est faux ; Antoine n'a pu faire cette promesse , puisque c'est à lui-même que cette somme est due.

AUGUSTE.

Antoine ! Il se pourroit ! O le méchant , comme il m'a trompé !

M. DORVAL.

Comment cela ?

AUGUSTE.

Persuadé qu'il me rendroit le service que j'exigeois de son amitié, je lui ai donné tout ce que j'avois d'argent ; et comme j'attachois trop peu d'importance à cette bagatelle , j'ai cru devoir en garder le secret ,

même envers vous ; pardonnez-moi cette réserve ; j'en suis assez puni par le danger que j'ai couru de perdre votre amitié et votre estime.

M. DORVAL.

Mais tout cela ne m'apprend rien.

AUGUSTE.

Le refus que j'ai essayé de votre part : et la crainte que monsieur le curé ne fût la victime d'une discrétion peut-être mal entendue, m'a fait naître une idée : j'ai vu son secrétaire ouvert, j'ai voulu y prendre un louis pour vous le porter : mais le ciel m'est témoin que mon intention étoit d'y remettre le premier que vous m'auriez donné, et c'est dans ce fatal moment que Jeannette est entrée : voilà tout mon crime.

M. DORVAL.

Ah ! je respire !... Auguste, me parlez-vous sincèrement ?

AUGUSTE.

Oh ! oui ! mon parrain.. Vous ne m'en voulez plus ?

M. DORVAL.

Non, non. Mais écoute : en voulant faire une bonne action, ton inexpérience t'a égaré ; un bon cœur, voilà ton excuse : mais, mon cher Auguste, souviens-toi que, pour faire le bien, il n'est jamais permis de faire le mal, et que la seule apparence du crime suffit pour ternir l'éclat de la vertu. Je vais trouver monsieur le curé, je reviens à l'instant.

SCENE XIV.

AUGUSTE, *seul.*

VOILA donc comme Antoine me trompoit ! Lui que je croyois de si bonne-foi ! Oh ! Le méchant ! Je m'en vengerai... Mais le voici.. Il n'est pas seul.. quelqu'un l'accompagne, quel peut être cet homme... Je tremble qu'il n'ait quelque mauvais dessein.. Hélas ! De quoi n'est pas capable un homme de son caractère.

S C E N E X V.

AUGUSTE, ANTOINE, UN HUISSIER.

AUGUSTE.

MONSIEUR Antoine, j'ai bien des remerciemens à vous faire : vous êtes un homme charmant.

ANTOINE.

Il m'semble qu'monsieur Auguste veut rire.

AUGUSTE.

Moi ! Point du tout , la délicatesse de votre procédé...

ANTOINE.

T'nez , j'entends rien à tout ce micmac de biaux sentimens , moi... J'ai prêté mille écus, il faut qu'on me les rende.

AUGUSTE.

Ingrat ! Et c'est ton bienfaiteur que tu ne rougis pas de persécuter avec tant d'acharnement.

ANTOINE.

Eh ! Mon argent n'doit rien à personne ; monsieur l'huissier , faites voire devoir ; je suis pressé , moi ; faut que j'aille à mes affaires.

AUGUSTE.

Quoi ! Tu pousserois la barbarie jusqu'à violer le respectable asyle où tu fus recueilli quand la plus affreuse misère alloit être ton partage.

ANTOINE.

Bah , bah , tout ça n'est pas d'argent comptant , allons , monsieur , dépêchons-nous.

AUGUSTE.

Monsieur , monsieur , un instant de grace ; mon cher Antoine , j'embrasse tes genoux : ne te porte point , je t'en conjure , à cette affreuse extrémité : parles , qu'exige-tu , je suis prêt à faire les plus grands sacrifices. Laisse-moi du moins prévenir l'infortuné vieillard , dont tu vas déchirer le cœur , peut-être pourra-t-il te satisfaire ; que j'aye au moins le plaisir de t'épargner une action dont tu aurois à gémir le reste de ta vie.

SCENE XVI, et dernière.

M. DORVAL, LE CURÉ, AUGUSTE,
JEANNETTE, L'HUISSIER.

M. DORVAL.

QUE vois-je ? Auguste aux genoux d'Antoine !

LE CURÉ.

Auguste ! Qu'est-ce que cela signifie ?

ANTOINE.

Que je viens savoir si finalement vous voulez me payer.

LE CURÉ.

Je t'ai déjà dit que la chose m'étoit impossible.

ANTOINE.

Hé ben , tant pis pour vous : v'là monsieur qu'est chargé d'vous signifier une sentence...

LE CURÉ.

Une sentence !

L'HUISSIER.

Oui , monsieur le curé , c'est avec bien du regret que je remplis les fonctions de mon ministère , mais les ordres sont précis : et je dois absolument exiger le paiement du billet de mille écus , que vous avez souscrit.

LE CURÉ.

Vous pouvez faire votre devoir.

M. DORVAL.

Arrêtez , monsieur ; Antoine veut-il m'accepter pour caution.

ANTOINE.

Oh ! Volontiers , si vous payez tout desuite.

LE CURÉ.

Non , monsieur , non , je n'abuserai pas de votre générosité : laissez-le se livrer à toute la barbarie , qu'il dépouille un infortuné , qui lui servit de père. Je ne m'en plaindrai point , c'est un châtement que

j'ai bien mérité, pour n'avoir pas sçu connoître le plus vil, et le plus ingrat des hommes.

M. DORVAL.

Quoi ! monsieur, vous ne pouvez pas accorder le moindre délai ?

L' H U I S S I E R, montrant Auguste.

Je n'y puis rien; c'est de monsieur que cela dépend.

AUGUSTE.

Comment, de moi ?

L' H U I S S I E R.

Oui, messieurs : apprenez que j'ai ordre de signifier à monsieur Antoine, une sentence, qui met son cousin en possession d'un bien dont il jouissoit injustement, et le condamne, en outre, à payer, sous huit jours, une somme de six mille livres, pour les dommages et intérêts.

ANTOINE.

O ciel ! où me cacher !

L' H U I S S I E R.

Et les mille écus dont j'exige le paiement, doivent être remis sur le champ à monsieur Auguste.

AUGUSTE.

A moi, monsieur, avez-vous là le billet ?

L' H U I S S I E R.

Le voici.

AUGUSTE.

Tenez, monsieur le curé, en voilà la quittance.
(Il le déchire.)

LE CURÉ.

Que fais-tu, Auguste, quoi ! une si forte somme...

AUGUSTE.

Eh ! monsieur le curé, elle ne m'acquittera pas encore avec vous.

LE CURÉ.

Ah ! mon ami, en prenant soin de ton enfance, en protégeant l'orphelin, j'ai fait ce que tout pasteur doit faire.

M. DORVAL.

Charmant jeune homme ! Et j'ai pu te soupçonner !
Embrasse-moi, mon cher Auguste : va , tu seras toujours mon fils , et un fils bien cher à mon cœur.

J E A N N E T T E.

Que je l'embrasse aussi , ce cher enfant ; j'ai toujours ben dit , moi , que c'étoit un joli sujet.

M. DORVAL.

Monsieur le curé, je joins mes prières à celles d'Auguste , ne le privez pas de faire un acte de justice.

L E C U R É.

J'y consens , je sais l'usage que je dois faire du dépôt qui m'est confié.

M. DORVAL.

Hé bien ! monsieur Antoine , vous voilà bien récompensé.

A N T O I N E.

J'suis ruiné , monsieur , vous devez être assez vengé.

M. DORVAL.

Ayez soin d'acquitter , au terme prescrit , les mille écus que vous devez encore , sinon je sais ce que j'aurai à faire.

A U G U S T E.

Ah ! mon parrain , ne le traitez pas avec tant de rigueur.

M. DORVAL.

L'ingratitude ne mérite aucuns égards.

A U G U S T E.

Il fut bien coupable , sans doute ; mais enfin il est malheureux , il faut encore le plaindre ; souffrez que je lui rende ce qu'il a perdu , c'est le meilleur moyen de nous venger.

M. DORVAL.

Qu'il change de conduite , et nous verrons alors.

A U G U S T E.

Oh ! mon parrain , cette incertitude empoisonneroit mon bonheur. Dites , dites que vous lui pardonnez , je vous en conjure.

M. DORVAL.

Oui, mon cher Auguste, je n'ai rien à te refuser; et vous, monsieur Antoine, j'espère que vous profiterez de la leçon que ce jeune homme vient de vous donner, et que vous ferez désormais un meilleur usage de votre fortune.

A N T O I N E.

Ah! monsieur, je ne mérite pas tant de bonté; la soif de l'or, en égarant mon cœur, l'a conduit à l'ingratitude, et c'est, je le sens, un crime impardonnable; aussi je ne vous en témoignerai point le remords que j'éprouve, vous pourriez en soupçonner la sincérité; mais je sens toute la noblesse du procédé de monsieur Auguste; et savoir apprécier une belle action, c'est être disposé à l'imiter.

A U G U S T E.

Enfin je suis heureux, mon bienfaiteur me rend son estime, monsieur le curé n'a plus rien à craindre; Antoine va me devoir son retour à la vertu, quelle belle journée pour moi! J'ai bien éprouvé quelque désagrément, c'est un petit malheur, cela prouve qu'il n'est pas de roses sans épines.

F I N.

 A V I S.

On trouve chez le même libraire un assortiment de pièces de théâtre, tant anciennes que modernes. Il fait aussi des envois aux personnes qui veulent l'honorer de leur confiance. Il prévient aussi le public qu'il donne des livres en lecture. Le tout à très-juste prix.

